

Frank Horvat, un ballet de regards et de désirs

A Tours, le Jeu de paume présente reportages et images de mode novatrices de l'artiste, mort en 2020

PHOTOGRAPHIE
TOURS

Une photo ne dit pas seulement ce que son auteur voudrait, mais aussi ce qu'il dit sans le vouloir », écrivait Frank Horvat. De fait, ses images présentées par le Jeu de paume, cet été, au château de Tours, disent mieux que des mots les obsessions de ce photographe. Toute sa vie, Frank Horvat a montré le monde comme un ballet complexe de regards et de désirs, où les femmes occuperaient le premier plan, captant les échanges ambigus entre les deux sexes dans des images teintées de mélancolie. « Dans son œuvre, l'idée de la femme regardée par les hommes et du voyeurisme revient régulièrement », confirme Virginie Chardin, commissaire de la riche exposition.

Cet artiste singulier, mort en 2020, à l'âge de 92 ans, reste méconnu malgré l'influence qu'il a eue en France dans les années 1950. Il faut dire que cet « outsider permanent », selon ses propres mots, qui n'a cessé d'expérimenter et de revisiter son travail, a pu dérouter à la fin de sa vie en multipliant les projets dans toutes les directions, avec plus ou moins de bonheur. Virginie Chardin a exploré les archives avec l'aide de la fille du photographe, Fiammetta Horvat, pour se concentrer sur les années les plus riches de sa carrière, 1950-1965, centrées sur son travail de reporter et de photographe de mode. 170 tirages, la plupart d'époque, et 70 documents tracent les contours d'une œuvre puissante et novatrice.

Les débuts de Frank Horvat, né Francesco Horvat, en 1928, dans une famille juive en Italie, sont placés sous le signe du reportage : le jeune homme rêve d'intégrer l'agence Magnum, sur les pas d'Henri Cartier-Bresson (1908-2004). Un grand péripète en Inde et au Pakistan lui vaut des publications dans *Epoca*, un magazine italien copié sur *Life*. Déjà, Frank Horvat s'intéresse aux lieux interdits ou secrets, où les corps des femmes se dévoilent, comme le « quartier rouge » de la ville pakistanaise de Lahore, ou aux cérémonies de mariage où les époux se découvrent pour la première fois.

Mais c'est à Paris, en particulier dans ses travaux pour le magazine *Réalités*, qu'il affine vraiment son style : des photos noir et blanc contrastées, une ambiance sombre d'où émergent les figures lumineuses de femmes, qu'elles soient des prostituées qui



Paris au téléobjectif, bus, Paris, 1956, tirage argentique moderne. FRANK HORVAT

Horvat préfère la spontanéité, la surprise et la vision de femmes vivantes, qui ne sont pas des déesses

marchent dans les nuits parisiennes, ou des employées du Sphinx, un cabaret de strip-tease. Dans ce dernier reportage, sa complicité avec les danseuses saute aux yeux : Horvat en fait des créatures aliènes et fascinantes, qui restent les maîtresses du jeu, au milieu de spectateurs masculins ternes, voire pathétiques. À l'époque, le photographe, qui veut avoir la main sur son travail, suggère ses propres mises en page aux magazines et leur envoie ses photos déjà tirées, avec leurs légendes.

Mannequins en plein air

Cet expérimentateur tous azimuts va aussi se passionner pour le téléobjectif et se fait connaître en utilisant pour enregistrer l'activité frénétique de la capitale française : foules pressées, visages fermés, enseignes en tous sens... Une innovation qui inspire le photographe William Klein, qui va s'en servir (comme Horvat) dans ses

photos de mode. C'est d'ailleurs l'Américain qui introduit son collègue dans le monde de la mode, où Horvat connaît ses plus grands succès – renonçant finalement à intégrer l'agence Magnum, où on méprise ce genre jugé trop commercial. Horvat accepte d'abord de travailler au magazine *Jardin des modes*, à condition de conserver son Leica et de sortir du studio, pour photographier les mannequins en plein air – une révolution à l'époque. Il débarrasse aussi les jeunes femmes de leurs poses arti-

ficielles, de leur maquillage appuyé, cherchant plus de naturel. Il les fait poser au milieu d'enfants – parfois son propre fils Michel – parmi les passants au marché des Halles, dans le bus, dans un café...

Dans les images de mode splendides qu'il signe pour *Jours de France*, *Vogue* ou *Harper's Bazaar*, le rêve et la réalité se mêlent, l'ombre d'une silhouette devient un élément de décor, et les regards étonnés des passants rendent la scène vivante. Sa photo la plus célèbre, d'une femme cachée sous son chapeau blanc Givenchy au milieu d'hommes en noir avec des jumelles, n'était pourtant guère à son goût : c'était une construction imposée par son rédacteur en chef, trop sophistiquée, trop lisse. Horvat préfère la spontanéité, la surprise et la vision de femmes vivantes, qui ne sont pas des déesses. « Il choisissait les mannequins au téléphone », relève sa fille, Fiammetta Horvat. Il dé-

testait l'humiliation de la faire postuler avec leur book et cherchait celles qui avaient une voix intelligente... Plutôt que des beautés parfaites, Horvat fait poser de fortes personnalités, comme Nico ou Judy Dent, avec laquelle il aura une relation passionnée, et cherche des femmes de tête qu'il photographie aux côtés d'écrivains, d'artistes, d'hommes politiques...

Après quelques années, alors qu'il gagne beaucoup d'argent et multiplie les publications, Frank Horvat vit mal les contraintes du milieu de la mode et affronte une crise personnelle et familiale. En 1962, il saute sur l'occasion de faire un tour du monde, offerte par le magazine *Revue*, et prend le large. Toujours fasciné par les corps enlacés et les rapports amoureux, il rapporte de Tokyo, de Sydney ou de Rio des visions sombres et poétiques, où les personnages s'affrontent ou se séduisent à coups de regards tran-

chants. L'ensemble, qui restera en grande partie inédit, marque un tournant pour Horvat. Le photographe va tourner définitivement la page du reportage pour se lancer dans d'autres voies, plus personnelles et expérimentales. ■

CLAIRE GUILLOT

Frank Horvat 1950-1965, exposition organisée par le Jeu de paume au château de Tours, 26, avenue André-Malraux. Jusqu'au 30 octobre. De 2,10 € à 4,20 €. Catalogue, Editions de La Martinière/Leu de paume, 288 p., 45 €.

Rencontre autour de Frank Horvat avec la commissaire de l'exposition et la fille du photographe au Jeu de paume à Paris, mardi 6 septembre, à 19 heures.

Frank Horvat. Corps à corps, autre exposition à la librairie Actes Sud, à Arles, jusqu'au 25 septembre.

Dans l'Ardèche, Mengzhi Zheng dévoile ses anti-architectures

Divers travaux sont exposés : constructions allant de la maquette à l'installation monumentale in situ, collages, eaux-fortes et sérigraphies

ARTS

TOURNAI-SUR-RHÔNE (ARDÈCHE)

Exposition inattendue dans un lieu inattendu : Mengzhi Zheng, qui est né à Ruian (Chine) en 1983, mais vit en France depuis 2000, prend possession de plusieurs salles du château de Tournai-sur-Rhône (Ardèche). Celui-ci, commencé au XIV^e siècle en style forteresse, fut par la suite modifié pour plus de légèreté et des fenêtres ouvertes dans ses murailles au XVI^e siècle. Si l'on précise ces points d'architecture, c'est parce que celle-ci est le sujet principal des travaux de Mengzhi Zheng et que ceux qu'il présente dans les tours et les salles répondent aux espaces qui les reçoivent. Ce sont

des constructions, dont les dimensions vont de la maquette à l'installation monumentale in situ, et des suites de collages, eaux-fortes et sérigraphies qui entrent en résonance avec elles.

Sens de la dérision

Conformément aux habitudes de l'architecture, elles sont déterminées par la géométrie, les lignes parallèles, les angles droits, la symétrie et admettent parfois le cercle et la courbe. Le carton, le polycarbonate et le bois en sont les matériaux. Ainsi sont matérialisés les plans et les structures de ces constructions. Mais ce qui apparaît d'abord, avant même de savoir qu'une série se nomme « Inhabitats » et une autre « Maquettes abandonnées », c'est que

ces propositions ne sauraient être raisonnablement réalisées, car elles sont inutilisables d'un point de vue pratique.

Les « édifices » de Mengzhi Zheng, si tant est que ce mot convienne ici, sont tantôt absurdement incomplets, tantôt encore impénétrables. Ce qui serait une charpente s'interrompt à l'improviste et ce qui serait une poutre faitière s'avance dans le vide, inutile. Les surfaces qui seraient des toits et des murs ne se rejoignent pas ou manquent et le regard passe à travers un spectre de maison comme il passerait à travers une ruine.

Où, à l'inverse, on se heurte à des volumes compacts et hermétiques : de beaux modèles de

blockhaus, qui seraient séduisants s'il ne s'agissait de fortifications destinées à tuer.

Ces sculptures-assemblages-constructions ne peuvent être regardés sans y attacher des références et des récits. Pour les bunkers, c'est immédiat : les guerres, de la première guerre mondiale à aujourd'hui. Pour les plus frères montages de chutes de planchettes et de débris, c'est tout aussi immédiat : les bidonvilles, les favelas et les camps de réfugiés, partout dans le monde, accumulés de telles cabanes de récupérations, improvisées et insalubres, par leur blancheur et leur netteté, font, quant à elles, penser aux publicités qui cherchent à vendre des habitations standardi-

sées pour villes nouvelles et au film *Le Couple témoin* dans lequel, en 1977, William Klein parodiait déjà cette industrie.

Les architectures de Mengzhi Zheng sont donc des anti-architectures, comme l'était aussi la New Babylon utopique dont le situationniste Constant bricolait les entrelacs dans les années 1960. L'artiste s'inscrit ainsi à son tour dans cette histoire artistique et politique, à sa manière, sobre et froide, fondée sur un sens très développé de la dérision et de la frustration.

Cette dernière est à son comble dans l'installation la plus immense de l'exposition, qui occupe une grande salle haute et profonde. Elle est, quand on la découvre, très attirante : des poutres

aux longueurs et aux angles vaires se croisent et soutiennent des cloisons découpées et percées. Tout cela peint dans les couleurs les plus chatoyantes – rouge, rose, jaune, vert vifs. Mais il est impossible d'aller plus loin que le seuil, car ces éléments sont disposés de telle sorte que l'on ne peut circuler entre eux. L'édifice est interdit. ■

PHILIPPE DAGEN

Applatis le ciel. Château-musée, 14, place Auguste-Fauré, Tournai-sur-Rhône (Ardèche). De 10 heures à 12h30 et de 13h30 à 18h30 jusqu'au 1^{er} septembre, puis de 14 heures à 18 heures jusqu'au 21 octobre, puis de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 17h30, jusqu'au 6 novembre. Entrée de 3 € à 6 €.